

PAOLO COGNETTI

**Sofia s'habille
toujours en noir**



LIANA LEVI

**«À présent, Sofia
voyage avec moi.»**

Milena Agus

Extrait de la publication

Une histoire de pirates

À un moment donné de leur mariage, au lieu de se séparer, les parents de Sofia décident de déménager. D'abandonner Milan et de s'installer à l'extérieur, dans un endroit assez différent et assez lointain pour avoir l'impression de tout recommencer. Au cours du printemps 1985, ils dénichent un pavillon tout juste bâti dans un ensemble résidentiel entouré d'un parc : ils visitent la maison et le jardin, puis observent le panorama du haut d'une petite colline nue, au-dessus de l'étang d'où le village tire son nom.

En racontant cette histoire, un dimanche matin de l'avenir, Sofia déclarera que, d'en haut, Lagobello¹ semble sortir d'un conte. Elle ne peut savoir qu'elle le détestera en grandissant. À l'âge de huit ans elle désire un chien, une cabane perchée dans un arbre, l'autorisation de se déplacer à vélo toute seule et la paix entre ses parents. Elle a déjà assisté à plusieurs de leurs disputes et, bien que la cause de leurs problèmes demeure à ses yeux un mystère, elle a compris le but de ces excursions : les choses ne vont pas bien entre eux et on espère qu'elles iront mieux dans une nouvelle maison. Elle se dit : *s'il te plaît, s'il te plaît, fais que ça arrive maintenant.*

Adulte, elle décrira les toits et les cheminées, les parcours que le gravier dessine sur l'herbe des pelouses, la

1. Littéralement « Beau-Lac ».

façon dont le soleil brille sur les rideaux de fer des garages. Tandis que l'agent immobilier indique les Alpes à l'horizon, la mère de Sofia tend la main vers son père. Sans avoir été appelé ni touché, mais comme s'il avait reçu un autre genre de signal, il la lui presse, et Sofia expérimente la sensation de prodigieux pouvoir qu'apportent les prières exaucées.

Cet été-là, peu après l'emménagement, alors que les murs sont encore nus et les livres dans des cartons, Roberto rentre un soir en compagnie d'un petit garçon. Oscar est le fils d'un vieil ami qui l'a prié de l'héberger car l'état de santé de sa femme s'est détérioré. La mère d'Oscar est elle aussi liée au couple, mais d'une façon légèrement différente : elle est malade depuis si longtemps que ses amis se sont tous habitués à lui voir le crâne lisse et le visage enflé, jaunâtre, à l'imaginer sous cet aspect quand ils l'ont au téléphone et quand ils parlent d'elle entre eux, comme si c'était son état naturel. Ils ne sont pas assez naïfs pour espérer qu'elle guérisse, cependant ils ont cru qu'elle pourrait marcher sur le fil, malade mais en vie, sinon à jamais, du moins pendant un présent indéfini. Or, les choses se sont précipitées.

« Les voici », dit Rossana en apercevant la voiture par la fenêtre de la cuisine. À l'intérieur, le couvert est mis pour quatre, une casserole bout sur le feu. Elle éteint sa cigarette dans l'évier et ajoute : « N'oublie pas ce que tu m'as promis. »

Pour montrer qu'elle n'a rien oublié, Sofia ouvre la porte et se plante sur le seuil. Adulte, elle rejouera cette scène dans d'autres pièces, interprétant pour le public la fillette de ce soir-là. Appuyée contre le montant de la porte, les mains derrière le dos, la poitrine bombée, dans l'attitude même que sa mère adopte pour accueillir son père

depuis qu'ils vivent à Lagobello. Une parodie d'épouse, que ses lunettes, dont le verre droit est obstrué par une gaze destinée à corriger son strabisme, rendent encore plus grotesque. Au bout de l'allée, Roberto pousse la grille du pied – les mains occupées par sa serviette, par le sac à dos d'Oscar et une poche d'engrais tout juste achetée à la pépinière –, puis embrasse sa fille sur le front et entre, lui laissant le devoir d'accueillir l'invité.

« Salut, dit Sofia. Tu as faim ?

– Ça dépend, répond Oscar. Qu'est-ce qu'il y a ?

– Des boulettes et de la purée. La purée, c'est moi qui l'ai écrasée. Et puis de la glace.

– Qu'est-ce que tu t'es fait à l'œil ?

– Oh, celui-ci va bien. C'est l'autre qui est un peu paresseux. Il faut que je lui apprenne à vivre tout seul, sinon il arrête de travailler.

– Je peux le voir ?

– D'accord », dit Sofia avec la désinvolture qu'elle affichera quelques années plus tard en se déshabillant. Elle relève ses lunettes sur son front et s'efforce de maîtriser son œil gauche. Mais, à cause de l'émotion et du temps passé à être borgne, elle échoue.

« Génial, lance Oscar. Comment tu fais ?

– Je ne fais rien.

– Tu es sûre ?

– Je suis désolée pour ta maman », déclare Sofia, se rappelant la phrase qu'elle avait préparée. Oscar est pris à l'improviste. Il hausse les épaules et, du bout de sa chaussure, assène un petit coup de pied à la marche d'entrée. C'est alors qu'on les appelle depuis la cuisine : le moment est venu de passer à table.

La soirée réserve à Oscar d'autres surprises intéressantes. À dix heures, Rossana s'assied à côté de Sofia sur

le lit, lui ôte ses lunettes, les range dans leur étui et pose un doigt sur le bout de son nez. Elle éloigne le doigt lentement tandis que Sofia s'efforce de le fixer. Elles répètent cet exercice plusieurs fois, après quoi Roberto se joint à elles pour un autre genre de rituel : ils récitent un Notre-Père, un Ave Maria et une prière improvisée par Rossana, dans laquelle elle remercie pour la journée écoulée, le nouvel ami qui est arrivé, et demande que leur nuit soit aussi bonne.

« Amen », dit Sofia. Rossana se penche vers elle et, en l'embrassant, lui souhaite de faire de beaux rêves. Elle croit bon de répéter ces gestes avec Oscar, mais, ne sachant pas bien comment réagir, confus, il remonte son drap jusqu'au menton puis ferme les yeux. Enfin, on éteint la lumière et les adultes quittent la chambre.

« Ils font toujours ça ? » interroge Oscar.

- Quoi ?
- Ces sourires et ces baisers.
- Pas avant. Avant, ils se disputaient tout le temps. Ils ont promis d'essayer de recommencer à s'aimer.
- Quelle arnaque ! » commente Oscar en se frottant le front.

Ils occupent deux lits neufs dans une chambre dont l'ameublement a été commandé sur catalogue quelques semaines plus tôt. Contraints à le payer pendant les trois prochaines années, Rossana et Roberto ont pensé à l'avenir et choisi les meubles en double. Depuis un certain temps, ils envisagent d'avoir un deuxième enfant.

« Et le reste, qu'est-ce que c'était ? » demande Oscar.

- Le reste ?
- Les poèmes que vous avez récités.
- Tu veux dire les prières ?
- Oui, les prières. »

Sofia se tourne et observe son profil dans le noir. Les gens qu'elle a rencontrés jusqu'à présent savaient tous ce que sont les prières. La voix de Roberto leur parvient à travers la fenêtre entrebâillée : sans doute sorti pour arroser la pelouse, il a rencontré un voisin.

« Elles servent à parler avec Dieu, répond-elle non sans avoir choisi ses mots avec soin.

– Et qu'est-ce que vous lui dites, à Dieu ?

– Avant tout, merci. On le remercie pour ce qu'il nous donne et on lui demande pardon si on a fait quelque chose de mal. Et puis, quand on a un désir particulier, on lui demande de le réaliser.

– Et il le fait ?

– Bien sûr. » Sofia comprend qu'elle a donné une réponse un peu trop hâtive. Il y a le problème de la volonté de Dieu. En réalité, c'est plus compliqué, mais elle n'a pas le courage de se rétracter. Elle entend son père saluer le voisin et ouvrir le robinet.

« Génial ! » commente Oscar tandis qu'une bonne odeur de terre humide monte du jardin.

Le lendemain, quand Oscar la sort du lit et de la maison, rassemble les garçons du voisinage dans le parc et prend le commandement de la troupe, Sofia découvre très vite qu'elle n'aura pas besoin d'être gentille avec lui ni de se forcer à devenir son amie. À neuf ans, Oscar est un enfant sauvage, et leur différence d'âge, ses cheveux toujours ébouriffés qui resplendissent au soleil, toutes les aventures qu'il connaît et qu'il sait mettre en scène, font de lui un chef et un camarade idéal. Adulte, Sofia s'éprendra toujours de ce genre d'hommes aux passions obsédantes quoique fluctuantes. Et, en 1985, l'obsession d'Oscar bat pavillon noir : un autre été ce sera le tour des guerriers

apaches, puis des bandits de Sherwood et des chercheurs d'or en Alaska, mais c'est à présent l'année des pirates, et le parc de Lagobello semble aménagé tout exprès pour lui.

Arrivée à cette partie de l'histoire, Sofia tracera un cercle dans l'air. Elle dessinera un étang avec un îlot rattaché à la terre par une passerelle en bois. Sur l'îlot se dresse une hutte au toit de paille. Une route en terre battue, que ponctuent à intervalles réguliers bancs et réverbères, tourne autour de l'étang et gravit la colline entre deux rangées d'arbustes tout juste plantés. Dans les mains d'Oscar, ce paysage artificiel – commandé lui aussi dans un catalogue de parcs et jardins et conçu pour devenir un lieu de contemplation – se transforme en mer des Caraïbes du début du XVIII^e siècle, disputée par les puissances coloniales européennes et infestée de hors-la-loi. Sous sa conduite, un groupe de fils uniques bien nourris, élevés en appartement, allergiques au pollen et au soleil, incapables de distinguer les guêpes des abeilles, s'embarquent dans deux navires ennemis : un équipage composé de marins, de sous-officiers et d'officiers contre une chiourme sans grades militaires où Oscar distribue les rôles de timonier, canonnier, vigie, maître d'équipage, quartier-maître, et se réserve celui de capitaine. Les règles sont élémentaires. La marine anglaise doit s'emparer de Tortuga et la libérer de la racaille, tandis que les pirates se voient contraints de résister, se cacher, frapper et fuir, reconquérir l'île au prix de leur sang dans le malheureux cas où ils la perdraient. C'est le rôle préféré d'Oscar. Il se retire au sommet de la colline et prépare sa vengeance. Il élabore des stratégies de contre-attaque, envoie ses mouchards épier les mouvements des ennemis. Il passe en revue armes et munitions, tient à ses hommes un dernier discours et, quand ils sont survoltés, les lance à l'abordage. Alors on peut le voir

dévaler la colline en brandissant une branche arrachée à un arbuste et en criant « À l'assaut, canailles ! » ou « Vive la flibuste ! », ou encore « Chargez, frères de la côte ! »

Sofia exceptée, tous les pirates sont des garçons. Les filles occupent dans le parc un autre coin, celui des balançoires. Aussi, un soir, ils ont tous deux une discussion.

« Je pourrais faire autre chose, dit Sofia. Par exemple, soigner les blessés. Je pourrais préparer des pommades à étaler sur les plaies et des bandages. Et puis faire le ménage dans l'île.

– Tu aimerais ça ?

– Je crois que oui.

– Tu préférerais ça au combat ?

– Ce n'est pas que je préférerais. Ce serait juste plus normal, tu ne crois pas ? »

Alors Oscar allume la lampe de chevet. Il se lève, ouvre son cartable et prend un livre. C'est un trésor que Sofia n'oubliera jamais : la couverture noire, rigide, sans dessins, les pages au bord doré, le ruban rouge servant de marque-page et le titre majestueux. *Histoire générale des plus fameux pirates* du capitaine Charles Johnson. Oscar le pose sur l'oreiller et le caresse comme pour en ôter la poussière des siècles.

« Il est très ancien, dit-il. Regarde. »

Pendant qu'il le feuillette lentement, Sofia admire les portraits à l'encre de Chine de ces terribles capitaines. Leurs longues barbes tressées, leurs regards féroces. Certains ont perdu un œil ou une main, et ils portent tous de grands chapeaux et des boucles d'oreilles en or.

« Voilà. » Oscar approche le livre de la lumière pour montrer à Sofia un des derniers chapitres. Le dessin qui apparaît sous les yeux de la fillette est, sans l'ombre d'un doute, le portrait de deux femmes pirates. Toutes deux

ont la chemise déchirée et la poitrine nue, un détail qui la frappe car il lui semble obscène. L'une empoigne un pistolet et l'autre un sabre. Elles ont l'air triomphant, et leurs armes comme leurs chemises laissent entendre qu'elles viennent de gagner une bataille. Sous l'illustration une légende indique : *Anne Bonny et Mary Read, les deux maîtresses du Capitaine Calico Jack Rackham.*

« Je peux le lire ? demande Sofia, émerveillée.

– Seulement si tu es capable de ne le dire à personne.

– Pourquoi ?

– Comment ça, pourquoi ? Ça ne se voit pas ? »

Sofia fixe le dessin de son œil paresseux. La poitrine blanche des deux femmes et le mot *maîtresse*.

« C'est promis », dit-elle, la main tendue vers ce trésor.

Corsaires, boucaniers, flibustiers. À table, Oscar ne parle que de ça. Vies de pirates, noms jamais entendus auparavant. Henry Avery, Samuel Bellamy, William Fly, Edward Teach dit Barbe Noire. Les circonstances dans lesquelles ils choisirent la flibuste. Les entreprises sanguinaires sur lesquelles ils bâtirent leur renommée. Rossana se croit parfois obligée de poser une question, tandis que Roberto ne fait même pas semblant d'écouter. Le téléviseur retransmet les actualités du soir, il garde la télécommande près de son assiette et s'en sert pour monter le son quand les images lui paraissent importantes. La lire vient de chuter à un taux de 2200 pour un dollar. Une vague de boue jaillie d'un bassin minier a tué plus de deux cents personnes dans le Trentin-Haut-Adige. Pendant que le pays va à vau-l'eau, un gamin de neuf ans lui explique le règlement de bord des navires pirates : le rationnement du rhum, la répartition du butin, les châtiments corporels prévus en cas de lâcheté ou de trahison. C'était une vie dure, raconte Oscar.

Pourtant, les marins des navires marchands se mutinaient avant même de subir l'abordage parce qu'ils étaient des esclaves à bord de ces embarcations alors que, pirates, ils devenaient maîtres d'eux-mêmes et tous égaux. De fait, l'apparition du Jolly Roger à l'horizon était fêtée comme une libération.

« Mais nous, on ne l'a pas, conclut-il, les yeux fixés sur ses spaghettis froids. C'est la seule chose qui nous manque. Quelle arnaque !

– Qu'est-ce que vous n'avez pas ? interroge Roberto qui a saisi quelques mots au vol.

– De Jolly Roger.

– Ce qui est, au juste ? Un perroquet ?

– Ce qui est un drapeau. Le drapeau avec la tête de mort et les os, tu vois ? Parfois c'étaient des os, parfois c'était quelque chose d'autre. Calico Jack avait mis deux sabres sur le sien pour qu'on le reconnaisse. De toute façon, il restait le Roi-la-Mort.

– Le *Roi-la-Mort* ? » demande Roberto, le front plissé. Il abandonne le journal télévisé. Pour une mystérieuse raison, le mot *mort* a, dans la bouche des enfants, l'allure d'une obscénité qui mérite un savon.

Mais Rossana le devance : « Nous pourrions demander à la papeterie. Ils en ont peut-être. »

– Le Jolly Roger ne s'achète pas, dit Sofia. Les marins le cousaient eux-mêmes, après avoir descendu leur drapeau anglais ou français et décidé de devenir pirates. »

Oscar opine solennellement. Sofia lance à sa mère un regard plein d'espoir. C'est ainsi que, le lendemain matin, Rossana va en ville : elle achète un mètre de tissu blanc, deux de tissu noir, et une fois rentrée se met à l'ouvrage sous les yeux des enfants. Jusqu'à présent elle n'a manié l'aiguille et le fil que pour fixer des boutons, mais elle

a fait les Beaux-Arts et elle est habile de ses doigts. Elle dessine au marqueur sur l'étoffe blanche le crâne et les deux éclairs qu'Oscar a choisis comme blason personnel. Elle découpe le dessin aux ciseaux et le coud à l'étoffe noire. Elle ajoute deux rubans dans les coins pour attacher le drapeau à un bâton, puis l'étend sur la table afin que les enfants l'examinent. Tandis qu'ils l'observent, perchés sur une chaise, elle se surprend à être nerveuse. Elle tire des cigarettes de son sac, mais ne trouve pas le briquet. Oscar passe le doigt le long des coutures, étire l'étoffe entre ses mains là où elle est froissée.

«Parfait», finit-il par déclarer. Il saisit le Jolly Roger, plante un baiser sur la joue de Rossana et se précipite dehors, suivi par Sofia, pour inventer un système permettant de hisser le drapeau sur le toit de la hutte.

Voilà Rossana seule dans la cuisine, avec sa cigarette éteinte et le cœur serré. Elle n'a pas l'habitude de s'exposer avec autant de légèreté. Désormais Roberto appelle ça l'*Effet Oscar*: il a quelque chose à voir avec l'humeur de sa femme et les surprises qui l'accueillent à son retour du bureau. Un soir, la table était dressée comme pour une fête d'anniversaire, avec des assiettes en plastique, des serviettes de couleur, des boissons et des chips, et ils se poursuivaient tous trois dans le jardin en s'éclaboussant avec le tuyau d'arrosage. Il a vu Rossana habiller Oscar le matin, l'embrasser, le caresser, chercher à connaître ses désirs, comme si elle voulait le dédommager à l'avance de tout ce qui lui manquera en grandissant sans mère. Il n'est pas certain que ce soit très sain. Mais, en attendant, il savoure l'été le plus tranquille depuis qu'ils sont mariés.

Et avant, comment était-ce? Avant l'arrivée d'Oscar, comment était la vie? Il y a des scènes du dernier hiver qu'il sera impossible à Sofia d'oublier. Rossana au lit, les

volets fermés en plein jour et l'air saturé de fumée, juste la braise de sa cigarette dans la chambre sombre. Roberto qui s'éloigne à pied sur la bande d'arrêt d'urgence d'une autoroute, après avoir pilé pendant une dispute et être descendu de voiture pour se calmer. Des images imprimées dans la mémoire de Sofia comme les cartons de l'alphabet en douzième : une grappe de raisin pour se rappeler le R, un papillon bariolé pour le P, un point rouge et vibrant dans le noir pour la *Dépression*, les mains dans les cheveux de son père pour l'*Exaspération*. C'est à ce moment-là, racontera-t-elle, qu'elle a échappé à ce destin. « Parce que j'étais comme elle, expliquera-t-elle. Et j'apprenais à devenir une femme comme elle. » Elle racontera que sa vie de garçon manqué, sa vie de fraternité avec les garçons a débuté là, lors des assauts à l'arme blanche, tandis qu'elle dévalait le flanc de la colline derrière Oscar, rassemblait tout son courage pour le conquérir et se prenait pour sa maîtresse pirate, comme Anne Bonny ou Mary Read avec Calico Jack Rackham.

Autour d'eux, Lagobello traverse l'époque unique de la fondation. Les couples de mariés constituent ses colons, les agents immobiliers ses chantres. L'aube du samedi est annoncée chaque fois par le coup de klaxon d'un camion de déménagement : les femmes du village se penchent alors à la fenêtre, enveloppées dans un peignoir, la tasse du petit déjeuner entre les mains, pour voir leurs nouveaux voisins, deviner leur métier et leur provenance, découvrir la villa où ils vont s'installer parmi les dernières construites. Les maris ne s'en aperçoivent pratiquement pas, trop occupés par les modes d'emploi des appareils électroménagers, ou à l'œuvre avec la ponceuse, le pistolet de scellement, le flexible, la scie passe-partout, outils dont ils ne posséderont jamais le fonctionnement et qui finiront par moisir

à la cave après une ou deux utilisations. En passant, les nouveaux arrivés regardent eux aussi. Ils observent les jardins, qui étaient tous identiques il y a encore quelques mois et qui commencent à ressembler à leurs propriétaires. Chaque fleur plantée, chaque jouet oublié dans l'herbe est une petite pièce d'une histoire plus grande, et l'on peut tenter de la reconstruire en partant de là – une chaise longue, une plate-bande de lavande et de romarin, une table en plastique avec quatre chaises pliantes, un hamac, un tricycle, la gamelle d'un chien.

La nuit, les deux enfants restent longtemps éveillés. Difficile de dire quand leur conversation passe de la piraterie à la religion. D'après ce qu'Oscar a compris, là aussi les choses tournent autour de la mort: sans la mort, il serait inutile de prier ou d'aller à l'église, d'obéir aux plus âgés, de bannir gros mots et mensonges. Mais comme il faut mourir, la question devient la suivante: où se retrouvera-t-on ensuite ? Enfer ou Paradis. Ça lui plaît beaucoup. Voilà pourquoi la conduite qu'on a sur terre est importante: parce que Dieu comptabilise alors les bonnes et les mauvaises actions et décide de l'endroit où vous envoyer.

« C'est juste ? demande-t-il.

– Plus ou moins, répond Sofia.

– Et puis tu y restes pour toujours ?

– Exactement. C'est la vie éternelle.

– Et le Paradis, comment c'est ? »

Le Paradis, explique Sofia, n'est pas identique pour tout le monde, il change selon les personnes. Si tu aimes la mer, ton Paradis sera une plage où c'est toujours l'été. Si tu aimes manger, ce sera une table où tes plats préférés continuent de se remplir tout seuls. Et ainsi de suite.